

„CULBUTO”

(„Uroda” n° 11, novembre 2000)

Pour les uns peintre de génie, pour d'autres visionnaire terrifiant. Son talent a toujours joué avec la mort. A la fin les rôles se sont inversés et c'est elle qui s'est nargué de lui. Bien qu'il ait perdu en peu de temps ses proches, il continue à partager avec la mort sa vie artistique.

L'écran, de votre ordinateur affiche toujours cette épitaphe : „Tout est vanité à se mettre dans le trou de cul”. C'est une provocation ou bien l'émanation de votre âme et votre attitude à l'égard du monde ?

Je dis toujours sincèrement ce que je pense, avec, peut-être, un zeste d'exagération.

Faut-il donc croire aussi que vous aimez tout ce qui est artificiel : le café instantané ou bien le plastique, et en revanche détestez l'odeur des fleurs.

Pour les odeurs, c'est vrai que je les déteste. Tous ! Je serai le plus heureux s'il n'y avait pas d'odeurs du tout. Elles me gênent qu'elles soient naturelles ou artificielles, même la lessive. Je me suis habitué seulement à des odeurs technologiques, par exemple celle de la peinture à l'huile, car elle empeste toujours mon appartement. J'ai même une petite sympathie pour cette odeur-là. Je déteste particulièrement tout ce qui est biologique et naturel. Je suis heureux de vivre à une époque où ni le médecin ni le Pape n'exigent de

l'époux d'assister à la naissance de son enfant. J'ai eu la chance d'éviter cela. Une fois j'ai vue l'accouchement d'un chaton et immédiatement je me suis trouvé mal. Je suis épidermique à tout cela.

Un aveu courageux de la part d'un homme.

Mon père aurait dit, inadmissible.

Comment était votre père?

Autant ma mère tenait toujours à ce que je devienne artiste – pas forcément peintre, plutôt virtuose – autant mon père estimait que les artistes ce sont de gueux. Il ne me gâtait pas beaucoup et a très fortement influé sur mon psychisme, en répétant que le vrai homme ne pleure pas et n'affiche pas ses sentiments. J'ai été élevé à devenir une sorte de sahib blanc. Ce qui a toutefois donné en pratique un Anglais de Sibérie et je ne me sens pas très

bien avec ça. Je tends la main avec raideur, car avec l'angoisse que quelqu'un voudra m'embrasser. Dans le temps, c'était particulièrement pénible à Noël, quand venait chez nous notre lointaine famille. Ma femme savait que je souffre en partageant l'hostie et lors des souhaits, c'est pourquoi vers la fin elle disait : « Faisons ça sans nous embrasser ». Pour moi le baisé était toujours lié exclusivement à la sphère sexuelle.

Alors comment êtes vous au fond? Sec ou sentimental ?

Mes sentiments trouvent leur accomplissement dans la musique, qui est le plus magnifique des arts. Elle a eu, et a toujours, une extraordinaire influence sur ma vie. J'apprenais le piano jusqu'à l'âge de 14 ans, chose que je détestais, car je ne voulais pas devenir virtuose. Ensuite ce n'était plus possible, car une mine que j'ai cherché à désamorcer m'a arraché deux doigts de la main. J'étais contraints d'oublier le piano, mais même là je dois dire –encore que c'est un paradoxe – j'avais de la chance. Un moment plus tôt je cherchais à désamorcer une mine semblable, mais mouillée, avec les dents. Si

elle explosait, alors j'aurai l'air d'un personnage de mes tableaux. Mais pour revenir à la musique, elle est capable de m'émouvoir jusqu'aux larmes.

De ce que vous venez de dire, émerge l'image d'un artiste enfermé dans son espace de couleurs et des sons, coupé des problèmes quotidiens, de la famille...

Mon Dieu! Comme vous me voyez mal. Ma femme s'occupait de la maison, moi je gagnais suffisamment pour que nous puissions vivre tranquillement. Avec ma femme nous maintenions un dialogue permanent sur toute sorte de sujets, nous nous retrouvions dans nos excursions en voiture, ou bien quand nous regardions la télé. Que peut-on encore faire ensemble ? Deux grands mères habitaient avec nous, chacun dans sa chambre. Elles se toléraient, encore qu'elles ne s'aimaient pas trop. Une autre mentalité, des habitudes différentes. Nous dormions dans notre chambre à coucher, qui rappelait un compartiment de train, et une autre pièce était occupée par mon atelier. Ma femme n'avait pas le goût des visites mondaines. Elle estimait probablement que puisqu'elle ne pouvait même pas

placer une grande table pour plusieurs personnes, nous ne pouvions recevoir, donc aussi rendre visite aux autres.

Elle était sûrement irritée que vous restiez dans votre atelier et peignait, isolé du monde.

Je ne le crois pas. Ces dernières années elle était seulement en colère contre l'ordinateur, sur lequel j'ai commencé à travailler. Ca l'énervait que je regarde toujours le monitor. Quand je peignais devant mon chevalet, il en était autrement. Mais si seulement elle avait envie de sortir dehors, c'est volontiers que j'interrompais tout travail. Bien sûr je vivais dans mon propre univers, mais je considère qu'elle aussi avait son propre univers. Et malgré tout nous étions très liés. Nous espérions, ce qu'on appelle une vieillesse tranquille. Mais les choses ont tourné autrement. Ma mère est morte en premier, puis ma belle mère. C'est alors que nous avons appris que ma femme est mortellement malade et

qu'il ne lui restait que peu de temps pour vivre. Elle est morte à la maison, pendant le petit déjeuner. La rupture de l'anévrisme.

Des commentaires sont parus dans la presse que c'est le contenu de vos tableaux qui a influé sur les événements dramatiques de votre vie.

Powtarzam: moją żonę nie zawsze zajmowało to, co maluję. Natomiast Tomek – mój syn, który popełnił samobójstwo - sam wybierał obrazy, które mu odpowiadały. I tylko z tymi obcował. Choć mieliśmy niezłe układy, nie należał do osób, które by się bawiły w uprzejmości. Zwykle mówił: „To żeś spieprzył, a ten biorę sobie”. W pewnym momencie powiedział, że moje obecne obrazy „przypominają portret pamięciowy, który przekupka z Bazaru Różyckiego zrobiła złodziejowi” i że już go moja twórczość nie interesuje.

Je répète : ma femme ne s'occupait pas toujours de ce que je peignais. En revanche Tomek – mon fils qui a commis le suicide – choisissait lui-même les tableaux qui lui convenaient. Et il n'acceptait que ceux avec lesquels il était prêt à vivre. Bien que nous n'ayons pas eu des rapports trop mauvais, il ne faisait pas patrie des gens qui s'amusaient à rester polis. Généralement il disait : « Ca, tu l'as foiré, et ça je prends pour moi. » A un moment il m'a dit que mes tableaux actuels « rappelaient le portrait fait de mémoire par une vendeuse du bazar Rozycki à un voleur », et que ma création ne l'intéressait plus.

Même celle sur l'ordinateur.

Il détestait l'ordinateur avec ostentation. Il était un inflexible ennemi de tout ce qu'il considérait comme symbole de l'époque contemporaine. Il avait un vieux Mackintosh, mais fermé à clé dans le bar, ce que tout le monde devait ignorer, car cela l'aurait humilié. En donnant des coups de pied dans l'ordinateur, il les donnait inconsciemment à moi, et

quand quelque chose tombait en panne dans mon ordinateur – carrément il jubilait. Seuls mes anciens tableaux à l'huile ont gagné son approbation.

Il n'était pas tendre pour vous.

Non, il ne l'était pas. Mais nous avions cette façon de nous exprimer, sans en vouloir l'un à l'autre.

Tomek Beksinski avait une émission musicale la nuit, à la radio, il avait ses propres fanes, traduisait de l'anglais les dialogues des films, entre autre „Monty Python”. Est-ce qu'il aimait briller, car il avait un père célèbre ?

Il adorait dominer. Il n'a jamais été salarié, mais était financièrement indépendant. Il avait des idées que je finissais par accepter. J'étais prêt à tout accepter, et même à montrer de l'enthousiasme, encore que parfois je ne comprenais pas pourquoi il agissait de telle ou

telle façon. Ca concernait aussi ses sentiments pour les filles qu'il fréquentait. Pour lui, l'idéal de la famille c'était celle de Jean Paul Sartre et de Simone de Beauvoir. Il pensait qu'elle devait travailler chez elle et lui chez soi, et qu'ils devaient se rencontrer seulement au cinéma ou au lit. Le travail tenait pour lui la place primordiale – tout comme pour moi d'ailleurs.

Ses projets personnels et familiaux ont échoué, et puis la mort de sa mère... C'est peut-être tout ça qui a poussé Tomek au suicide ?

Je chercherais plutôt dans la génétique. Je crois qu'il a hérité de plusieurs caractéristiques de sa mère, ne serait-ce que la pauvre opinion de soi-même et la sensation du désastre. Moi, je n'ai pas d'inclinaisons autodestructrices. Je suis de ceux qui, lorsqu'ils se trouvent au fond du gouffre immédiatement commencent à penser comment s'y débrouiller. Alors que lui, s'il régressait d'une marche, estimait qu'il n'avait plus de raisons de vivre. Pour moi l'idée du suicide est inacceptable – à moins que ce soit dans une prison chinoise

avant l'interrogatoire. Je savais que très probablement Tomek fera ce dont il a souvent parlé, et ce qu'il a même tenté deux fois, encore qu'on a réussi à le sauver ces deux fois-là. Cette situation durait depuis son enfance, il cultivait à l'égard de la vie une attitude mélancolique. A la fin je ne savais plus si mon devoir était d'empêcher ses projets ou plutôt de l'y aider.

Après toutes ces épreuves ressentez-vous encore quelque chose comme de la joie de créer ?

C'est très difficile. Et puis il est difficile d'échapper à la routine. J'ai entendu récemment quelqu'un dire que je suis Kraszewski de la peinture. Je me suis dit : « Aï Beksinski, t'as barbouillé trop de croûtes. »

Vous avez dit une fois : „Je ne tiens pas à ce que les autres admirent mon art. » A quoi bon peindre si l'on adopte une telle attitude ?

Je suis l'exemple même d'un maniaque qui travaille pour son propre plaisir. Les expositions ne m'apportent aucune joie ni aucun gain. Je ne les fais que si quelqu'un y insiste. A chaque époque de sa vie il faut exploiter le trait de caractère qui correspond à l'âge qu'on a. Moi en ce moment j'exploite en moi la fainéantise. Travailler pour le plaisir – c'est justement ce qui me convient actuellement le mieux.

Une fois de plus je citerai votre propos d'antan : « Je voudrai que mes tableaux et dessins survivent, je peins exclusivement pour survivre dans mes oeuvres, comme une pierre tombale, une momie de pharaon, une lettre dans une bouteille sur les vagues de l'océan... »

Aujourd'hui je le vois autrement. Je me rends compte que la lutte pour la survie dans l'art n'a pas de sens. Car qu'est-ce survivre, et ce au maximum 150 à 200 ans, par rapport à l'infini, dont nous rêverions sûrement, si nous en avons le courage.

Pas d'illusions? Pas de tentatives de les trouver, par exemple dans l'alcool?

Je ne danse pas et je ne bois pas. Je suis un hédoniste abstinent. Le goût de l'alcool ne me va pas, je ne supporte pas l'état d'enivrement, et par-dessus tout je déteste avoir une gueule de bois. J'aime la compagnie, mais à condition qu'elle ne soit pas trop bruyante, car ça me fatigue et m'ennuie. J'apprécie des conversations intéressantes. Tout de suite après le diplôme, au début des années cinquante, je suis passé par une période de beuveries «de service» en tant que chef des chantiers, à l'époque où je fraternisais avec les masses travailleuses à Rzeszow. En même temps je remplissais le rôle de «Madame» d'un bordel à la XIX siècle. L'une des filles qui s'occupaient de l'ascenseur sur mon chantier – car le transport des matériaux de construction se faisait à cette époque par ascenseurs – jouait le rôle de la «fille». Tout le monde, à commencer par le type responsable de la discipline et à finir par celui des ressources humaines venait d'abord me voir avec de la vodka, et ce n'est qu'après qu'il allait avec la fille de l'ascenseur faire ses

besoins. C'était une société paysanne, arrachée de son milieu naturel à la suite d'une avancée précipitée. Vous ne pouvez pas vous imaginer comment on buvait à l'époque. On buvait de l'alcool à 90% mélangé moitié-moitié avec de l'orangeade, avec des poignées de chauffage obstruées par en dessous en guise de verre.

Czy mimo przeciwności losu jest pan szczęśliwym człowiekiem?

Malgré les adversités, êtes-vous un homme heureux?

Le bonheur n'est pas un état qu'on atteint, mais vers lequel on tend. Tendre vers le bonheur à l'âge de 71 ans c'est un peu ridicule, mais j'ai installé en moi un puissant homéostat – une sorte de « wanka wstanka » (*culbuto, poupée à ressort*) dans toute situation. En revanche la quantité de complications nerveuses dont je souffre est innombrable. Je ne manque que des stigmates – particulièrement lors des vernissages. Je ne serais alors contraint de signer les autographes. Personne n'oserait ennuyer un

Monsieur qui a des stigmates. Malgré mon âge avancé je pense toujours en termes de l'avenir et j'ai l'espoir qu'en tant qu'artiste je pondrais encore des choses. Dans d'autres domaines de ma vie plus grand-chose ne m'attend...

Conversait Maria Molska